

PIERRE **MARTINET**

Opération Sabre d'Allah



éditions du
ROCHER
SERVICE ACTION

CELLULE DELTA
OPÉRATION SABRE D'ALLAH

PIERRE MARTINET

CELLULE DELTA
OPÉRATION SABRE D'ALLAH

Collection « SERVICE ACTION »
dirigée par Pierre Martinet

© Éditions du Rocher, 2013
ISBN 978-2-268-07522-8
ISBN pdf : 978-2-268-08455-8

*À Denis Allex, Patrice Rebout et Fidelio
tués en Somalie par des islamistes.*

À tous les agents du Service Action de la DGSE.

Un grand merci à François...

PROLOGUE

Il n'y avait rien pour se cacher. Pas un buisson, pas un rocher, pas un pan de mur. Le sol, jonché de fragments de pierres éclatées par le gel et le soleil, était inconfortable. Vincent, à plat ventre, sentait les aspérités de cette terre oubliée de Dieu, certes, mais pas des hommes. Il essayait de se confondre avec le paysage. Les deux combattants kurdes, avec lui, semblaient sereins. La ligne d'horizon, courbe, laissait deviner, à deux kilomètres, un sentier poussiéreux. À gauche, les montagnes de Tora Bora formaient un lacs où toutes les installations modernes n'étaient plus d'aucun secours. Les GPS ne décelaient pas les cavernes, les satellites déchiffraient mal les canyons, les gorges, les empilements de roches ; les drones n'arrivaient pas à cibler les talibans ; les communications audio passaient mal, les sonars étaient brouillés. Rien, ici, ne fonctionnait comme ailleurs. On était dans une guerre médiévale, où les prisonniers étaient égorgés, les femmes violées, les prisonniers torturés. Les fous de Dieu croyaient au couteau et à la kalachnikov. Les Américains croyaient à la technologie. Le résultat était simple : ils perdaient.

L'approche avait été longue, ardue. Tandis que les bureaucrates se plaignaient du manque de moyens, les hommes – et les femmes – de la cellule Delta avaient travaillé dans l'ombre. Leur groupe n'était supervisé par personne. Ils agissaient en marge. Même la DGSE ignorait ce qu'ils faisaient. Pendant

deux ans, Vincent avait rassemblé, miette par miette, des renseignements minutieux. Les combattants pachtounes, les opposants claniques, les chefs de guerre, tous avaient leurs raisons de se débarrasser de Ben-Laden. Certains touchaient de l'argent, d'autres cherchaient à étendre leur pouvoir, parfois de complexes rivalités familiales intervenaient. La présence du terroriste le plus recherché du monde perturbait le fonctionnement de la région. L'équipe Delta – Aymard, Ichad, Annie – avait fait du bon boulot.

À droite, une plaine violentée par le soleil s'étendait à perte de vue. C'était de là que devait arriver le convoi. L'informateur, qui avait réussi à capter l'un des messages d'Al-Qaida – en fait, il s'agissait de pigeons voyageurs qui déjouaient la surveillance électronique – avait bien précisé : ils viendront du sud. Or, au sud, là-bas, il y avait Abbottabad, une vague ville de garnison pour l'armée pakistanaise. Qu'avait été faire Ben-Laden là-bas ? Allez savoir.

Une goutte de transpiration tomba sur le fusil devant Vincent. Elle roula, et s'évapora avant même de toucher le sol. Une odeur de poussière parvint à Vincent. Il se tourna vers Rachid, à sa gauche. Sans lever la tête, il demanda :

– Alors ?

L'autre leva l'index. Le vent se levait. C'était mauvais. La cible risquait d'être brouillée. Vincent regarda son PGM Hécate II, dont le canon noir se recouvrait d'une mince couche grise. L'arme était magnifique : elle avait été conçue par le 1^{er} régiment de parachutistes d'infanterie de marine, avec les armuriers du RAID : le calibre 12,7 mm garantissait un maximum de dégâts, le rail Picatinny permettait de monter une lunette équipée d'un intensificateur de lumière amovible. Pour l'instant, la lunette LTE J10 modèle F1, qui avait des gradations de 50 m en 50 m et un réticule à bulle, permettait d'assurer jusqu'à 1 850 mètres. Vincent était au-delà de cette limite, mais son expérience compensait. « Même les Polonais

PROLOGUE

l'aiment, ce fusil», pensa Vincent. Il avait été instructeur pour un groupe de tireurs d'élite polonais, il y a quelques années.

Avant même qu'il puisse voir quoi que ce soit, Orgouz, le Kurde à sa droite, le prévint :

– Les voilà.

Et de fait, quelques secondes plus tard, un nuage de poussière apparut. Visiblement, des véhicules roulaient à vive allure. La diffraction des couches de chaleur ne permettait pas de distinguer les détails. L'informateur avait bien précisé que le camion Ford qui fermait la marche, un modèle des années 1960, serait celui de Ben-Laden. Les deux pick-up, devant, ne seraient là que pour transporter les gardes du corps.

Vincent avait soif. Il eut l'impression qu'on lui caressait la jambe. Sans doute la chaleur. Il se força à la concentration. Curieusement, son esprit se mit à vagabonder : des images de draps défaits, de seins de femme, de mains féminines vinrent s'intercaler entre lui et la cible. Un coup de vent leva un tourbillon gris. Il se força à attendre.

Une demi-heure plus tard, le convoi franchit le dernier virage. Vincent cala sa joue contre la crosse du fusil. La lunette lui permit de voir le pare-brise du Ford. Au volant, un barbu maigre était penché, comme s'il voyait mal la piste. À côté de lui, une silhouette dodelinait. L'arrière du camion, débâché, était vide. Les deux pick-up, eux, roulaient plusieurs centaines de mètres en avant, et contenaient une quinzaine d'hommes armés.

Vincent avait encore l'impression qu'on lui caressait la jambe. Agacé par cette illusion, il replia la cuisse, puis la déplia lentement. Le petit tuyau qui parvenait à ses lèvres lui permettait de boire l'eau contenue dans son Camelbak couleur sable qu'il avait sur le dos. Il aspira un peu de liquide. Ce n'était pas le moment de se laisser déshydrater.

Le pare-brise était très visible, maintenant. La silhouette était toujours dans la même position, elle dodelinait, mais n'avait pas bougé. Était-ce bien Ben-Laden ? Il fallait s'en